

direz. Notre époque est corrompue : du trône le scandale est descendu dans la masse et jusque dans les cérémonies du culte. Bacchanales et Lupercales rivalisent de turpitude avec les théâtres et la Cour. Ce n'est pas ainsi qu'une religion doit se faire accepter. Au fond, même à Rome, on est attiré par la vertu, désireux souvent de la substituer aux inclinations dégradantes : Isis et Mithra n'ont-ils par leurs purifications symboliques, et dans les vieux récits traditionnels qu'est-ce donc que Diana la pure, avec son nimbe de fraîche jeunesse, avec son cortège de vierges volontaires, et ses rigueurs impitoyables contre les infidèles ; autour de nous que sont ces Vestales environnées de respects et de menaces, comblées de privilèges, sinon la preuve que nos contemporains ont en eux le mystique appétit de la chasteté ? Mais est-ce donc par le vice qu'on les rassasiera ?

Et puis, pour l'emporter, le culte définitif doit heurter de front l'injustice des hommes. En même temps qu'il donnera un sens au problème de la douleur, comme s'y essaie le culte mithriaque dans les épreuves, il faut qu'il tende à réduire la douleur par une large diffusion de justice. Là encore dans le monde contemporain passe un courant significatif. Relisez Tullius Cicero et les lettres d'Annæus Seneca : un esprit nouveau se dégage de leurs réflexions. Il faut observer la justice même à l'égard des tout petits, même à l'égard des esclaves : c'est en toutes lettres dans le livre des *Devoirs*. Et le précepteur de Néron, en de nombreuses pages de ses écrits, insiste sur ce fait que nous sommes tous nés pour la société, que la société postule l'affection et la protection mutuelle de ses membres, que nous devons traiter nos inférieurs comme nous voudrions que nous traite un supérieur.

— Bah ! s'écria Polybius, les belles phrases ne coûtent rien. Tout comme les autres, Tullius Cicero n'a pas hésité à exploiter les bourses de ses contemporains, et Annæus Seneca ne fut pas le dernier à vivre de la faveur des Empereurs, sous la protection de leurs femmes, avant de songer à la société !

— Précisément, Polybius, vous confirmez mon argumentation. Du moment que les plus beaux appels à l'idéal de justice restent lettre morte, c'est qu'il ne suffit pas d'entrevoir la vérité pour y adhérer dans la pratique de sa vie, c'est que les forces religieuses du jour, ou ne nous imposent là-dessus aucune obligation, ou ne nous inspirent pas le courage de nous y conformer. En attendant, l'esprit humain reste en suspens, cupide de justice, angoissé de ne pas la recevoir, incapable de la donner, prêt à se livrer, j'en suis sûre, au culte qui lui en assurera la jouissance et le rayonnement.

— Ma foi, nous pouvons attendre longtemps ! N'est-ce pas votre avis, mon cher tribun ?

— Certes ! J'admire la noblesse de vos conceptions, Vera Cecilia, mais je reste sceptique sur leur réalisation. Il ne s'agit de rien moins que de transformer le monde. Car je vous prie de croire que cette soif de l'or et du plaisir aux dépens du voisin, je l'ai rencontrée partout, aussi bien dans les forêts danubiennes qu'en Lusitanie ou en Égypte. Inventer une reli-

gion dont tout le monde puisse vérifier l'origine, comprendre la doctrine, admirer la force, pratiquer les exigences, — c'est bien là, n'est-ce pas, votre idée ? . . .

— Oui, c'est cela.

— Eh bien, j'estime que c'est chercher l'impossible !

— Et si l'impossible existait ?

La riposte sonna comme un choc de glaive sur une armure. Elle était si prompte, si nette, que Clemens tressaillit malgré lui. Il se fit un silence qui réveilla Dipilus.

— Vous plaisantez, Vera ?

— Non, Polybius, je ne plaisante pas. Je me demande très sérieusement si, près de nous, dans nos villes, en Italie et au delà, il n'existe pas des hommes connaissant et confessant cette religion idéale. Je me demande si dans une recherche loyale du vrai nous ne rencontrerions pas les témoins de la vie d'un dieu, les dépositaires d'une croyance donnant lumière à toute obscurité, les modèles des vertus que nous voulons, les défenseurs jusqu'à la mort de ces vertus et de cette croyance, cela surtout. Il me semble que, sans le savoir, nous les croisons sur les Forums et peut-être dans nos *areia*, que nous les saluons, ces sectateurs du dieu inconnu, parmi nos clients, que nous leur commandons parmi nos esclaves, que nous les voyons dans nos cirques . . .

Elle s'arrêta, secouée elle-même par l'émotion.

A ce moment la porte s'ouvrit. Le serviteur chargé d'annoncer l'heure parut sur le seuil et dit à haute voix :

— Voici que commence la première heure de la nuit.

Elle eut un soubresaut. Déjà ! Le temps de se retirer, de changer de costume, de se rendre chez Paula, et l'heure de la réunion serait presque venue. Il ne fallait plus s'attarder.

Elle se leva, souriante, et comme si l'on finissait la plus banale des conversations. Ils se levèrent avec elle.

— Pour qui allez-vous me prendre, Clemens ! Pour une révolutionnaire ?

Le tribun baisa la main qu'elle lui tendait.

— La plus aimable en tout cas et la plus persuasive des réformatrices. Si du moins il suffisait que le mieux fût désiré pour qu'il existât ! . . .

Elle se tourna vers Polybius.

— Adieu, lui dit-elle.

— Nous ne vous verrons plus demain ?

— Non. Je quitterai Pompeia dans la matinée pour que mon père trouve tout en ordre chez lui. Il y tient beaucoup

— Mais pourquoi partir maintenant ?

Il disait cela d'un ton très naturel. Elle ne vit dans sa question que le regret de la séparation et répondit d'un air enjoué :

— J'ai déjà trop abusé de votre patience. Mes rêveries de stoïcienne finiraient par vous lasser. Et puis il est bon que je vous laisse avec votre hôte. Vous avez beaucoup à lui apprendre sur la ville et ses habitants.